

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 96 (1993)

Artikel: Coup d'œil sur une vie consacrée aux forêts du Jura
Autor: Farron, Jean-Pierre
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-555176>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Coup d'œil sur une vie consacrée aux forêts du Jura

par Jean-Pierre Farron

Lors de l'Assemblée de la Fédération jurassienne des bourgeoisies, à Sorvilier, le 21 septembre 1991, M. Jean-Pierre Farron, ingénieur forestier, chef du Service forestier de la République et Canton du Jura, au lendemain de son départ à la retraite, a évoqué sa carrière professionnelle. A la demande du secrétaire général de la SJE, il a accepté de laisser publier l'essentiel de son exposé. Ce témoignage nous a paru mériter de paraître dans les Actes. Ne nous introduit-il pas dans un univers que la civilisation industrielle et automobile avait occulté, l'économie forestière, la sylviculture, comme on disait autrefois? Pourtant, la forêt – qui couvre le tiers du territoire au XIX^e siècle – fut pendant des siècles l'une des principales ressources du Jura. Dans son Histoire populaire du Jura bernois (Ancien Evêché de Bâle), Gustave Amweg rendait hommage aux princes-évêques de Bâle qui «ont su veiller à la protection de ses riches plantations de chênes, de hêtres, de sapins blancs et rouges, de pins, de frênes, de charmes, d'érables». Il poursuivait: «Sous l'administration bernoise, nos forêts sont exploitées avec méthode et prévoyance sous la surveillance d'inspecteurs forestiers diplômés et de gardes forestiers patentés.» Ces lignes ont paru en 1942, alors que, dans le vallon de Saint-Imier, un jeune homme se sentait attiré par cette profession. Mais laissons-lui la parole!

F. Kohler

Le temps est venu pour moi d'égrener, sans être trop sérieux, quelques souvenirs que je ferai remonter à 1941.

1941 – 1991. Un demi-siècle fait de joies et de peines, dans nos familles, dans nos corporations et dans nos vies humbles et actives de Jurassiens attachés à notre coin de terre.

À CORGÉMONT

1941. Les canons de la deuxième guerre mondiale grondent dans l'immensité des plaines russes. Chez nous, surtout dans le monde

insouciant des enfants, la vie est agréable et paisible. Les maîtres, souvent appelés sous les drapeaux pour notre plus grand bonheur, sont remplacés par de jeunes enseignants inexpérimentés et exposés sans défense à notre chahut et à nos facéties.

Et comme tous les enfants du monde, nous étions facétieux, bagarreurs et bruyants. Bons, soumis, timides pris individuellement, nous étions impossibles, épouvantables et indisciplinés en groupe, notamment en classe. Quelle astuce pour trouver des surnoms, quelle malice pour faire perdre la face à nos maîtres! Nous avions un camarade qui s'appelait Martial. Un petit bourgeois. J'ignore quel démon nous poussait à l'appeler Chacal. Comme il n'appréciait pas du tout ce surnom, il s'en plaignit à juste titre au maître. Le fautif fut puni de ce genre de punition, facile et crainte mais à l'efficacité douteuse, que cinquante générations d'enseignants pratiquent depuis Charlemagne: cent fois la phrase fatidique suivante: «Je ne dois pas dire Chacal à mon ami Martial!» Cent fois! Le lendemain matin, stupéfaction du maître, double stupéfaction même. La première à la vision de cent lignes étalées sur deux pages de cette belle écriture régulière et malhabile de cancre; la deuxième à la lecture de l'œuvre achevée: «Je ne dois pas dire Martial à mon ami Chacal!» Cent fois!

Pour moi, à cette époque, Corgémont est le centre de l'univers, et la vie s'écoule heureuse dans ce vallon de fraîcheur et de paix. Mais à cette époque déjà, les garçons de chez nous sont vifs, turbulents et délurés. Mes parents, excédés, m'envoient, le temps des vacances, chez nos bonnes cousines Charpié, de Court. Dans la famille des cousines, on est très pratiquant et le gamin de treize ans que j'étais est envoyé distribuer à vélo des lectures bibliques dans les boîtes aux lettres de quelques familles bien pensantes de Sorvilier. Sur la route poussiéreuse reliant les deux villages, le futur forestier se doutait-il que, cinquante ans plus tard, il serait appelé une nouvelle fois, la dernière sans doute, à distribuer la bonne parole dans ce lieu privilégié?

Les pâturages à perte de vue de ce bas vallon de Saint-Imier, ses forêts que le bruit des moteurs ne troublait pas encore, les traditions forestières de toutes ces vieilles familles bourgeoises étaient bien propices pour faire germer, puis s'épanouir, des vocations de forestiers.

Les pâturages des Bises de la bourgeoisie de Corgémont, sur la Montagne du Droit, lieu apprécié de nos rêveries, comptaient les plus beaux sapins de la région. Le roi incontesté de ce groupe unique était un géant en pleine santé, au tronc formidable, que les enfants, faisant à cinq la chaîne, se plaisaient à entourer de leurs bras tendus. Rival du célèbre sapin d'Orvin, qui donnait de plus en plus des signes de décrépitude, cet arbre allait être bientôt revêtu d'une majesté plus réelle et plus durable. Mais un jour, ce colosse fut abattu. L'économie de guerre exigeait des sacrifices, certes. Pourtant, les bourgeois présents tentèrent

de s'opposer à ce qu'ils considéraient comme un sacrilège. En vain. On n'était pas tendre, à l'époque, pour les beaux sentiments et l'attachement des autochtones aux richesses de la nature.

Dans nos forêts, le régime d'alors s'appelait Jung, Hans Winkelmann, Hermann Gnägi, Ernst Schönenberger, Willy Schild, Werner Schaltenbrand, Otto Müller ou Emmanuel Haag. Des noms bien de chez nous, des inspecteurs forestiers zélés et actifs aux multiples mérites, la plupart de braves hommes, fidèles serviteurs des maîtres du régime (l'Etat de Berne), que les rêves nostalgiques et les souhaits puérils des enfants du pays ne touchaient pas. Ainsi, de ce sapin immense, nous avons eu la douleur, ayant un jour voulu le revoir, de ne plus trouver que la souche énorme, coupée au ras du sol. L'arbre avait donné cinquante stères de bois de feu!

LE PREMIER DÉNOMBREMENT

En 1947-48, le plan d'aménagement de la bourgeoisie de Corgémont donnant des signes bien visibles de dégénérescence, l'ordre fut donné de le réviser. Tout commença par ce que l'on appelait à l'époque le dénombrement. Plus tard, avec plus d'élégance, on le nomma inventaire intégral, puis inventaire par échantillonnage. Aujourd'hui bien souvent, et demain davantage encore, on inventorie tout en forêt, sauf le bois!

Quelques jeunes bourgeois, que la perspective de l'Ecole de recrues n'avait pas encore perturbés, furent chargés de mesurer tous les arbres au seuil de seize centimètres, à hauteur de poitrine. Deux francs quarante à l'heure: une fortune pour nous à l'époque! Pour tenir la planchette, il fallait quelqu'un d'intelligent, nourri aux lectures de Lamartine, Rousseau et La Fontaine, ayant déjà de bonnes connaissances en sciences forestières! Une feuille bien encadrée, punaisée avec soin sur la planchette, recevait un point pour le premier arbre annoncé, un deuxième point pour le second, quatre points en carré au moment du quatrième, les quatre points reliés au moment du huitième et enfin, pour faire bon compte au moment du dixième, les diagonales de ce carré. Un enfant moyennement doué se serait acquitté de cette tâche! Au bénéfice de trois ans et demi de gymnase, avec études de trigonométrie, de mathématique, de géométrie analytique, de géométrie descriptive et même de rudiments de géométrie de l'espace, puis de deux semestres à l'Ecole polytechnique fédérale, avec cours de physique, de chimie organique et de calcul intégral, je fus jugé apte à tenir la planchette!

Quel souvenir ému et heureux que ces trois semaines de dénombrement! Il fallut monter plus haut que la Combe des Anabaptistes, à deux

heures de marche du sommet de Chasseral, inventorier les petites métairies. Les grandes, celles du Bois Raiguel, de Gléresse et de Pierrefeu étaient la propriété de la grande et envahissante bourgeoisie de Bienne.

Des Boveresses ou de la Petite Gléresse, pas question de redescendre au village le soir. Nous allions loger au chalet du Ski-Club. De quoi pouvaient bien parler les six adolescents en montant, sac au dos, sur la charrière poussiéreuse qui menait au Cernil? Nous étions précédés par le président de bourgeoisie, Marc Prêtre, colosse de cent trente kilos de muscle (enfin... presque tout du muscle!) qui nous accompagnait non pas pour nous surveiller, mais pour veiller à notre confort matériel et préparer les repas du soir: des montagnes de spaghettis, des «macas» comme il disait, et des côtelettes énormes.

Ah! quel original, quelle force de la nature et quel brave homme que ce Marc Prêtre! Peu d'années plus tard, terrassé comme ces sapins qui dépassent tous les autres et que la foudre choisit, il nous a quittés. Il était alors vice-président de la Fédération jurassienne des bourgeoisies. La Fédération, réunie en assemblée générale à Corgémont, tint à lui rendre l'hommage qu'il avait mérité plus qu'aucun autre. J'entends encore, comme si c'était hier, le président d'alors, Jean Gressot, préfet à Porrentruy et conseiller national, au moment de déposer une couronne de fleurs sur sa tombe, dire combien il avait aimé Marc Prêtre. Et à sa veuve qui pleurait d'émotion, le remerciant, tout étonnée qu'on se souvienne de lui, Jean Gressot répondait: «Mais... comment voulez-vous qu'on puisse jamais oublier Marc Prêtre!»

Ah, les belles années de notre enfance, à Corgémont! La vie du village était marquée par les familles bourgeoises. Combien de noms ont disparu, présents seulement dans les souvenirs des plus anciens et dans leurs registres: Morel, Cuniet, Eguet. Le temps de quelques années, la continuité de l'espèce parut être en péril. Trois familles de notables bourgeois: le Dr Jules Eguet, le médecin de nos premiers maux d'enfant, Edmond Voisin, buraliste postal, tous deux présidents de bourgeoisie, le chef de gare, Prêtre, dont j'ai oublié le prénom, chacun trois filles. Au total neuf filles, pas un seul petit bourgeois! Le doyen Morel, sans descendants, pouvait se retourner dans sa tombe. Enfants, nous étions fiers du monument du doyen Morel, quand bien même, lorsqu'en hiver tombaient les premiers flocons, il était la cible des boules de neige qui s'écrasaient sur son buste de bronze. Les galo-pins que nous étions, irrespectueux mais sans méchanceté, riaient de voir son crâne chauve orné d'une calotte de neige, posée de coin, au gré de la direction du vent de la nuit, et d'une barbiche blanche, également de guingois. Un peu éméché, s'était-il empressé de se remettre sur son socle, au petit matin, après une rentrée tardive?

Tel était l'environnement naturel de nos jeunes années et le souffle où s'alimentait notre future vocation de forestier, où se façonnait notre vie de citoyen jurassien. L'âme du Jura, c'est aussi cela.

Aucun de nous n'aurait jamais été un vrai et un bon Jurassien, attaché à tout ce qui fait le charme de notre coin de terre, s'il n'avait senti, dans ses jeunes années, cet appel irrésistible et nostalgique, par delà les générations, de nos vieilles demeures, des anciennes familles et de la terre de nos ancêtres.

A peine le temps d'évoquer ces quelques souvenirs de ce qu'il est convenu d'appeler «le bon vieux temps» que le plan d'aménagement de la bourgeoisie de Corgémont est révisé. Horreur: la quotité est diminuée! Après ces quelques années de guerre où il fallait abattre le double des quotas, il était de bon ton de refaire les réserves de bois sur pied jugées nécessaires. Et, pendant vingt-cinq ans, le temps d'une génération de forestiers, on somnola sous le soleil d'un paternalisme et d'un conservatisme acceptés par les communes avec une docilité au-dessus de tout éloge. Plus tard, on admit que jamais nos forêts n'avaient été traitées et nettoyées avec autant de dynamisme que pendant ces années de guerre.

Les années passant, la stupeur créée par l'erreur politique de 1947, le réveil qui s'ensuivit, la lutte de vingt-cinq ans et l'aboutissement (qui n'en est pas un et qui n'est pas définitif) jetèrent le trouble et peut-être la crainte dans les esprits qui présidaient aux destinées des propriétaires de forêts. A ces Jurassiens qui s'émeuvent, comme à un chien qui aboie, donnons-leur un os à ronger!

Et l'on mit en place, pour donner meilleur aspect à la liste de noms mentionnée plus haut, des ingénieurs jurassiens. Dans nos arrondissements se succèdent alors: Edmond Juillerat, Jean-Pierre Farron, Philippe Gigandet, Charles Frund, François Gauchat. Plus tard, Didier Roches et tous les autres. Fini le temps où les Ceppi, Paul-Emmanuel Farron, Adorn, André Bourquin devaient aller faire leur carrière ailleurs!

Pour nous, la bonne étoile veillait, et pour notre plus grand bonheur, la leçon ayant été comprise à Berne, je fus nommé à Courtelary, dans mon cher vallon.

INGÉNIEUR FORESTIER À COURTELARY

1958-1968: dix années de bonheur dans ces communes et bourgemoisies du Sud. Mais l'histoire était en marche et d'autres rendez-vous allaient sonner.

Notre tâche, somme toute, était facilitée par la bonne volonté de chacun, le dévouement des collaborateurs, la compétence des responsables, le respect mutuel et la confiance réciproque.

Mais nous étions jeunes. Balai neuf balaie bien! Il fallait s'affirmer, montrer que l'on savait, prouver que l'on avait raison. Le temps coulait, calme et tranquille. Pas de donneurs de conseils. Pas encore, devrais-je dire. Pas d'écologistes. Les écologistes du moment, c'étaient nous! S'il fallait construire, nous construisions. S'il fallait défricher, nous défrichions. S'il fallait planter, nous plantions, sans comptes à rendre à personne, ou presque personne. La paperasse, le carcan de l'administration, les mille et une contraintes, c'était pour plus tard.

Très peu formalistes, à la limite du laxisme, nous laissions ouverte la route du progrès. L'esprit de créativité ne trouvait pas d'entrave sur son chemin. Encore moins formaliste que nous, le gérant du grand domaine forestier de notre envahissante voisine du Sud, la bourgeoisie de Bienne, partout présente dans le massif de Chasseral. On y faisait un peu comme on voulait. La loi, c'était pour les autres. Le règlement rejoignait la pile poussiéreuse des documents jamais ouverts: les formulaires administratifs assommants prenaient sans retour le chemin de la corbeille à papier.

Un coup de vent – ce ne fut hélas pas le dernier – ayant dangereusement dégarni les pentes du Bois Raiguel, le règlement, disons la loi, ordonnait de replanter dans les trois ans. Trois ans s'écoulaient: rien. Cinq ans: encore rien. Huit ans: toujours rien! Eh quoi, ces bourgeois de Bienne sont-ils donc au-dessus de la loi? Conscient de mon devoir d'exercer la souveraineté de l'Etat, et peut-être moins convaincu moi-même que je voulais bien le laisser paraître, sachant que la nature allait tôt ou tard réparer cette blessure, j'enjoignis mon récalcitrant ami Emmanuel à replanter enfin ces vides, sans plus perdre de temps. A l'appui de ma démarche et comme référence justificative, j'utilisai des termes scientifiques, des raisons d'économie forestière, d'esthétique, des impératifs légaux, bref tout l'arsenal persuasif de la politique forestière bien-pensante des années 60 y passa. Me toisant du haut de ses deux mètres, cette espèce de géant me fit cette réponse philosophique que vous ne trouverez dans aucun traité de sylviculture: «T'en fais pas, me dit-il, laisse pisser le mouton!»

En fait, beaucoup d'eau a coulé depuis lors sous les ponts de la Suze, de la Birse ou de la Sorne, et la nature a fait bien mieux que nous, sans notre concours qui, parfois, est plutôt une entrave.

Que de surfaces nues ont merveilleusement été regarnies par la nature, revenues et fourrés qui, finalement, sont bien mieux que nos plantations, œuvres parfois artificielles et inadéquates. Mais pour réussir là, il faut de la patience. Et nous n'en avons pas. Nos œuvres humaines sont mesurées en semaines, en mois, en années, en décennies pour ceux qui voient loin, alors que l'échelle de la nature, c'est le siècle.

À LA MESSE À MONTAVON

Au futur conservateur des forêts du Jura, il manquait encore une meilleure connaissance des districts du Nord pour mériter vraiment un destin jurassien! Cette lacune n'avait pas échappé au chef d'alors, un brave homme arrivé en fin de carrière, plus émoustillé par les banquets, plus attentif aux parties de cartes avec les copains du Cercle que soucieux de préparer le XXI^e siècle des forêts jurassiennes.

– Mon cher ami Farron, me dit-il, vous irez faire quelques travaux au Nord. Vous avez besoin d'être déniaisé. Vous irez à Montavon réviser le plan d'aménagement. Vous ferez le dénombrement. Vous saurez?

– Heu oui, répondis-je en me souvenant de mon initiation à la bourgeoisie de Corgémont!

– Et que savez-vous faire encore?

– Heu!... je sais l'allemand, les mathématiques, un peu d'anglais.

– Foutaise que tout cela! Cela ne vous servira à rien à Montavon. Savez-vous aller à vélo?

– Oui, ajoutai-je en me rappelant Sorvilier.

– Bien! il n'y a pas de train à Montavon. Vous irez à vélo. Vous logerez chez le ramoneur Migy-Montavon, le beau-frère du gros Paul, le forestier. Le soir, il vous faudra jouer aux cartes. Mais attention, la patronne pique des colères terribles lorsqu'elle perd. (Comme il se trouvait que je jouais comme un pied, tout s'arrangeait!) Et le dimanche, vous resterez à Montavon et vous irez à la messe comme tout le monde.

Ah, quel saint homme que ce brave curé Montavon, tout heureux de m'accueillir dans sa petite chapelle, fraîche et tranquille comme la vie à cette époque à Montavon.

– Mon cher Monsieur Farron, me taquinait-il, vous venez à la messe. Vos aïeux, les vieux bourgeois de Tavannes, y allaient aussi il y a quelques siècles!

C'était en juin. Le dénombrement terminé, il y avait les cerises à cueillir, puis les foins à rentrer. Mon vallon d'enfance était oublié! A bien vouloir cueillir les cerises et prolonger les veillées, je faillis me marier à Montavon. Mais les choses sérieuses allaient m'arracher à l'extase de la découverte de Montavon.

DANS LES FORÊTS D'AJOIE

En Ajoie, le ciel forestier était menaçant. Les esprits s'échauffaient, la rébellion couvait chez les descendants «aidjolats» des commis. Des payans, mais pas seulement eux, se révoltaient. Eh quoi, cet inspecteur suisse-allemand, colonel d'artillerie, était devenu insupportable. Plu-

sieurs communes avaient quitté l'arrondissement et constituaient une administration privée pour échapper aux griffes du bourreau de Porrentruy.

A Courgenay, l'étoile de Simon Kohler montait. Le maire Simon Kohler et l'inspecteur Schaltenbrand: deux fortes personnalités. Il y en avait une de trop! «Nous ne supportons plus notre inspecteur. Nous vous supplions de nous donner un jeune ingénieur adjoint de votre conservation!» La délégation de Courgenay, qui était tout de même conduite par un député au Grand Conseil, impressionna le conservateur des forêts Otto Müller: «J'ai ce qu'il vous faut: un jeune ingénieur de Corgémont. Il sait tout faire: il va en vélo, il sait l'allemand et, depuis ses travaux à Montavon, il sait cueillir les cerises, il fait les foins et il rentre tard le soir!» C'était plus de titres qu'il n'en fallait: comme j'étais qualifié, on m'engagea séance tenante. Le très important et officiel inspecteur se trouvait évincé par un blanc-bec. Lors de la réunion de service qui suivit, le colonel d'artillerie éconduit toisa le jeune lieutenant de la même arme. Je mentirais si j'affirmais que ses regards étaient doux!

Les belles années à découvrir les forêts d'Ajoie, les hêtraies de rêve de Fahy ou Grandfontaine, la senteur du buix dans les chênaies de Boncourt, le calme des étangs de Vendlincourt ou de Bonfol, voilà qui me changeait des sapinières de la Petite Gléresse ou des pâturages boisés francs-montagnards.

Et les splendides vadrouilles le long de la frontière! C'est qu'elle est longue, la frontière, en Ajoie.

«Essayez de la suivre d'une seule journée! Mais une seule journée ne suffira pas, car il y a des haltes obligées. Pour bien comprendre où vous êtes, il vous faut avaler une bonne damassine. Et si, après ce petit digestif, vous n'avez rien compris, il vous faut en prendre une deuxième. A la troisième, vous serez tout à fait bien et vous pourrez reprendre votre bâton de pèlerin, en visant bien droit d'une borne à l'autre! Mais attention aux douaniers! Ils vous voient sans être vus. Si vous rencontrez un étrange bonhomme, habillé de gris, aux bandes molletières, coiffé d'un large feutre et armé, soyez sûrs qu'il s'agit d'un douanier: vous êtes pris! Mais si le même bonhomme est rouge de figure et n'est pas armé, il s'agit de Louis, le garde-forestier. Lui, il ne vous a pas vu car, le nez rivé au sol, il cherche des champignons. Ici, ce ne sont pas les bolets de la Petite Gléresse, ni les mousserons de Chasseral, ce sont les choux-fleurs, et Louis les sent de loin¹»

Petit à petit, mon éducation se faisait.

Mes maîtres ajoulots étaient doués et l'élève docile. Pourtant, d'inexcusables lacunes subsistaient: je ne savais pas encore avaler une lampe de gros rouge à la bouteille sans tacher ma chemise! A Courchavon, le garde de l'époque (paix à ses cendres!), excellent forestier, rusé

et gai compagnon, avait cette faiblesse. Au hasard de randonnées dans ces vastes forêts, il fallait faire un écart à droite, puis à gauche, puis plus loin tout droit, pour découvrir à chaque fois, sous une souche, une cachette et, dans la cachette, bien au frais, un litron. «Bois le premier!» On me tutoyait, je ne sais trop pourquoi, mais on conservait tout de même le respect du supérieur: «... le premier!» A la fin de la tournée, dans le grand virage au fond de la Combe, juste avant de rentrer au village, il me regardait avec déception et me disait: «Ça n'a pas de façon! Tu changeras de chemise!» Voilà comment on devient conservateur des forêts du Jura!

CONSERVATEUR DES FORÊTS DU JURA

1968. Mes collègues me plébiscitent et je me retrouve à la tête d'un service. Me voilà chef d'anciens camarades d'études, chef d'inspecteurs qui auraient pu être mes pères, chef de celui qui avait brigué la place! Finies les cueillettes de cerises, finis les martelages, finies les chemises tachées de rouge! Voici venue la période des cols blancs et des cravates, ou plutôt celle qui aurait dû l'être. J'étais le chef, il fallait bien montrer l'exemple. Alors me revint en mémoire ce merveilleux mot du général La Fayette, alors commandant d'un contingent lors de la guerre d'Indépendance en Amérique. Pas belliqueux pour un sou, homme paisible, plus attaché à ses splendides domaines familiaux en France qu'empressé de recevoir un mauvais coup, il fallait littéralement le pousser dans la mêlée. A ceux qui le poussaient, il disait avec malice et un brin d'amertume: «Il faut bien que je les suive puisque je suis leur chef!»

Une nouvelle fois, j'étais le balai neuf. Mais que faire contre les coups de vent qui se succédaient à une cadence toujours plus rapprochée: 1967, 1982, 1990? A l'époque, on ne les appelait pas encore «Viviane», mais ils étaient tout aussi meurtriers. Nos forêts en portent encore les cicatrices.

Devenir chef, c'est apprendre à être seul. En effet, les années passant, je me retrouvais seul. Pour des mérites qu'on était allé chercher je ne sais où, je me trouvai un beau matin membre d'un groupe d'experts d'un programme du Fonds national suisse de la recherche scientifique. Perdu dans un groupe de savants, quatre ingénieurs forestiers. Les trois autres étaient plus jeunes que moi. Hélas, quelques années plus tard, je me retrouvais seul. Le premier, parti en croisade contre le dépérissement des forêts, y laissa sa santé, puis finalement sa vie. Le second, pilote militaire d'hélicoptère, s'écrasa contre un câble de téléphérique avec quatre soldats à bord. Cruelle destinée pour un forestier. Le troisième, privé de ses deux maîtres à penser, ne surmonta pas le

choc et, découragé, il préféra les rejoindre dans l'au-delà. Les bons s'en vont, l'ivraie est plus coriace. Etrange et nostalgique destinée que celle de se retrouver seul.

LA NATURE AURA TOUJOURS LE DERNIER MOT

Comment donc étaient soignées nos forêts jurassiennes dans ces années 60 et 70? Comme elles l'ont toujours été pendant deux générations de forestiers, c'est-à-dire avec zèle, compétence et dévouement. Pour les choses de la nature, le Jurassien est doué, et l'effet de ces dons se retrouve dans la forêt. C'est une autre manière de témoigner de son attachement au patrimoine.

Pendant cinquante ans, une formule magique a présidé au traitement de nos forêts. La recette est donnée en lettres d'or dans tous nos plans d'aménagement... Dans toutes les prescriptions et dans tous les esprits des deux dernières générations de forestiers, on retrouve cette formule miracle: «Nos forêts doivent être traitées selon la méthode des coupes successives à caractère jardinatoire.» Ne cherchez la définition de cette belle maxime dans aucun manuel de sylviculture. Elle ne s'y trouve pas et, d'ailleurs, elle ne veut rien dire. Dans son essence même, elle est contradictoire; dans son application, elle est infiniment variée. Nous avons appliqué cette méthode toute notre carrière, et d'autres forestiers avec nous, et d'autres encore avant nous. Le plus extraordinaire, c'est qu'elle n'a pas trop mal réussi. Benoîtement, comme M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir, nous marquions des coupes successives à caractère jardinatoire!

Heureusement, la nature veillait. A nos tâtonnements, elle opposait ses règles immuables, ses interdits et ses vengeances. Nous pouvons bien marquer des coupes successives à caractère jardinatoire toute notre vie. La forêt en ressortira embellie ou meurtrie, selon l'habileté des exécutants, mais la nature aura toujours le dernier mot, car elle y mettra le temps.

Quarante-cinq ans dans les forêts du Jura! Comme le voyageur se retourne au moment du départ, je contemple le chemin parcouru et, sans complaisance, ni excessive sévérité, je considère la tâche accomplie et l'œuvre réalisée. Œuvre humaine, avec ses faiblesses, ses limites et ses imperfections. Le témoin a été passé à d'autres. D'autres, plus tard, le reprendront et poursuivront dans la voie tracée par les prédécesseurs. Il y aura toujours des forestiers et des petits de forestiers qui s'agiteront et essayeront sinon de dompter la nature, du moins de faire mieux qu'elle. Mais la nature est là, *simple et tranquille*, qui corrige nos erreurs, comble les vides que nous laissons derrière nous et accomplit le perpétuel renouveau de son œuvre.

Ayant achevé ma tâche, je prends conscience de la part prise par tous ceux qui nous ont accompagné. Tant qu'il y aura, dans notre petit coin de terre, perdu dans le monde, des descendants des lointains bourgeois du passé, tant qu'il y aura chez nous, dans la longue chaîne humaine qui se perd dans la nuit des temps, des maillons qui, l'espace de leur parcours terrestre, répondront à l'appel de la nature, tant qu'il y aura des enfants du pays qui sentiront dans leur cœur, du haut de nos crêtes jurassiennes, dans la lumière de ces jours bénis d'automne, l'éternelle tristesse de la Terre, tant qu'il y aura des hommes et des femmes qui sauront la comprendre et l'aimer, notre forêt jurassienne restera le lien entre les générations du passé et celles qui nous suivront.

Il y aura toujours cette force immuable et indomptable de la nature qui rappellera à l'homme combien son passage, quoique éphémère, peut être meurtrier. Notre grand maître, c'est le temps qui efface les fautes, transforme les sentiments et couvre de son voile d'oubli nos peines les plus profondes.

Arrivé au terme de ma vie active au service des forêts jurassiennes, j'aimerais exprimer mes sentiments de gratitude à tous ceux qui aiment la forêt et particulièrement aux bourgeoisies qui assurent la sauvegarde des traditions, qui apportent à la cité l'esprit du passé et l'ambition du futur. Je souhaite que la Fédération jurassienne des bourgeoisies, marquée dans sa chair par le déchirement qu'elle a connu, connaisse des lendemains meilleurs. Un jour, les frères et les cousins, éloignés pour un temps, reviendront tous s'asseoir à la table commune, réunis dans le même idéal du culte du passé et du service à la collectivité. La force des bourgeoisies, c'est la continuité. C'est aussi la solidarité. La Fédération jurassienne des bourgeoisies a connu ses heures de gloire. Qu'elle ait poursuivi son chemin en dépit de l'adversité, qu'elle ait su éviter les écueils, qu'elle soit toujours bien vivante, voilà autant de gages et d'encouragements pour l'avenir.

J.-P. F.

Jean-Pierre Farron, ingénieur forestier retraité (Delémont) a été conservateur des forêts du Jura de 1968 à 1978. De 1979 à 1990, il a dirigé le Service des forêts de la République et Canton du Jura.

NOTE:

¹ Cet alinéa est tiré d'une intéressante publication de Charles Frund, ingénieur forestier à Porrentruy, parue dans le numéro de juillet 1988 du *Journal forestier suisse*.

